

## Les Cahiers Africains de Charles-Alphonse Combes

par Patrick Elghozi \*

### Une histoire personnelle

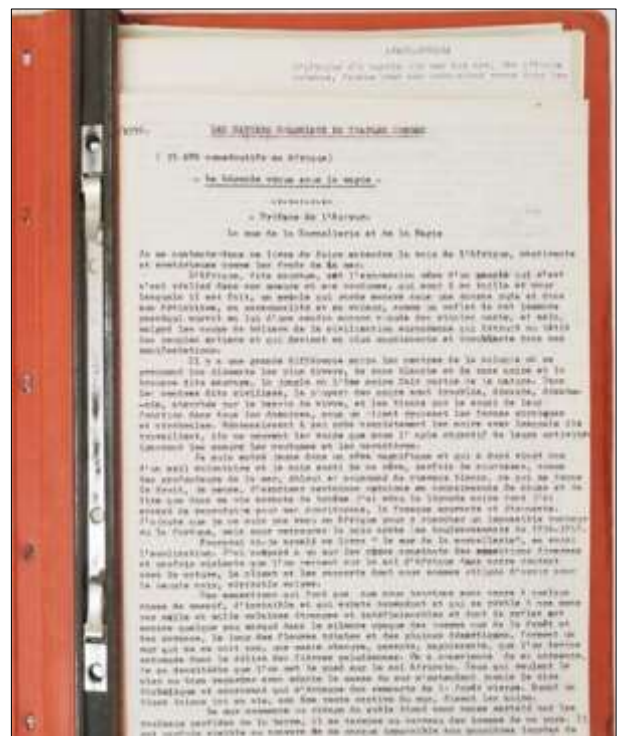
À la fin de la dernière guerre mes parents, qui habitaient à Oran en Algérie, avaient pressenti les difficultés grandissantes auxquelles la communauté d'origine métropolitaine aurait à faire face. Ils envisageaient alors de quitter cette terre à laquelle ils étaient attachés, en particulier mon père qui y était né. Il accepta un emploi dans les transports en Côte d'Ivoire et vint s'installer à Abidjan avec ma mère et leur petite fille. Assez vite mon père y créa sa propre entreprise, l'Agence générale de transit (AGT), encore appelée la Transelgo, spécialisée dans le transport et le transit en douane. Petit dernier de la famille, je naquis en 1956.

La communauté d'origine européenne n'était pas nombreuse et tout le monde se connaissait un peu, de près ou de loin. Charles Combes<sup>1</sup> un Français un peu original vivait alors à Bingerville, à une petite vingtaine de kilomètres d'Abidjan. Sculpteur et peintre, Charles Combes avait monté un atelier d'art à Bingerville, devenu un Centre de formation officiel, où il transmettait son art de la sculpture à de jeunes Ivoiriens qui l'appelaient « Maître ». D'après ma mère, on le voyait souvent sillonner Abidjan sur une grosse moto, coiffé d'une chapka russe.

Mon père, qui avait reçu une formation artistique à l'École des Beaux-Arts de Paris, s'intéressa naturellement à son travail. Combes était aussi doué pour l'écriture et il avait rédigé des petits cahiers comprenant des contes africains sur la base de témoignages qu'il avait recueillis ou d'expériences qu'il avait vécues. Il avait auto-édité en très faible nombre ses cahiers qui étaient fort bien écrits et qui sont, encore aujourd'hui, très peu connus. Seuls, quelques proches en avaient été les destinataires. Adolescent, je les avais un peu feuilletés, sans vraiment les lire.

Maître Combes serait tombé gravement malade et aurait été hospitalisé sous surveillance, lui-même se déclarant certainement empoisonné par les féticheurs pour avoir, dans ces cahiers, révélé des secrets que les Blancs n'avaient pas à connaître (comme ces meurtres rituels d'un chef danseur, qui demeurent des "assassinats" pour la loi du Blanc et peuvent coûter de graves ennuis au village). Un féticheur serait venu le voir et lui aurait assuré la vie sauve s'il cessait de publier ces cahiers et assurait leur destruction. Il aurait effectivement mis fin à cette série et tenté de récupérer le maximum d'exemplaires auprès de ses amis...

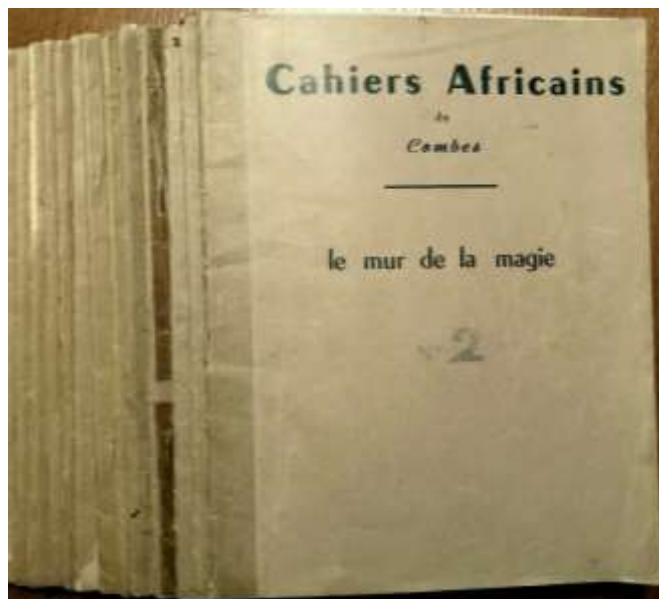
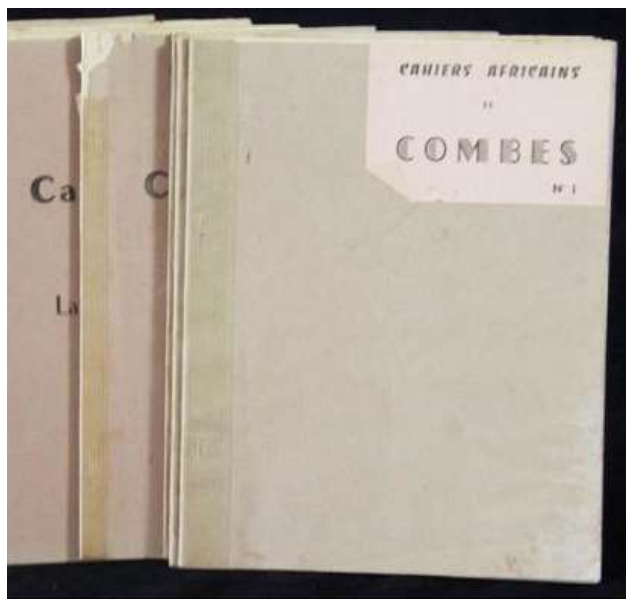
J'ignore totalement la part de vérité de cette légende... Mais je me souviens d'une scène familiale qui m'avait marqué alors que j'étais adolescent, dans les années 1970 donc. Ma mère était rentrée en France, mais ma grande sœur, de 16 ans mon aînée, était toujours avocate au barreau d'Abidjan. Ma sœur lui proposa de prendre sa collection des "cahiers" pour la faire relier à Abidjan, en peau de serpent... Ma mère a blêmi, et lui a dit que ces cahiers ne devaient pas revenir en Afrique...



Les Cahiers coloniaux de Charles Combes  
Dactylographie originale. 1956.  
Vente aux enchères à Montignac, 21 août 2020.

\* patrickelghozi@protonmail.com  
Collection Patrick Elghozi pour les Cahiers.

<sup>1</sup> Voir dans ce même Bulletin n°67 l'article de Stéphane RICHEMOND sur la jeunesse de Combes (p. 11-14), et notre propre présentation de ses "Peintures de danses dans la forêt ivoirienne" (p. 19-21).



Jeux des *Cahiers Africains de Combes*

### **Les Cahiers Africains de Combes**

Heureusement, les « *Cahiers Africains de Combes* », comme les appelait leur auteur, n'ont pas tous été détruits et ma mère ne fut pas la seule à avoir rapporté de Côte d'Ivoire des exemplaires de ces précieux documents. Les moteurs de recherche nous ont permis de vérifier l'existence de deux autres jeux complets<sup>2</sup>.

Ces vingt *Cahiers*, ronéotypés et de format A4, résultent de notes prises par Combes entre 1927 et 1941, mises en forme au couchant de ses jours et « publiées » à partir de janvier 1956 en de toutes petites quantités à l'intention de ses amis, avec le souhait un jour de les réunir en un livre.

Les *Cahiers* de Combes comprennent chacun entre dix et vingt pages. Les premiers *Cahiers* sont constitués d'histoires brèves (« Le masque de Kra », « La Secte des Hommes-Panthères », « La Danse des Loups »...), puis les histoires s'allongent, se répartissent sur plusieurs cahiers (« N'Dâ », et « La Vengeance des Fils de N'Dâ », est une histoire qui s'étire du cahier 6 au cahier 9). Les derniers (du 12 au 20) prennent la forme d'un petit roman dont le titre est « L'Étrange roman d'un village ».

Combes n'écrit ni en biographe désireux de raconter sa vie d'aventure, ni en explorateur ethnographe qui découvrirait des villages encore inconnus et voudrait en décrire la localisation, l'importance, l'économie, les coutumes... mais en artiste, qui tente de peindre avec des mots, parfois lyriques et flamboyants, une « vision d'art » (titre d'un de ses cahiers) qu'il veut partager, ou un acte de magie qu'il veut nous faire connaître.

Combes avait pour projet de publier ces *Cahiers Africains* avec pour sous-titre : « La légende vécue sous le mur de la Magie ». Le thème central de ses histoires est ce mur de la Magie, les secrets de la jungle africaine auxquels il a accédé, parce qu'il était cet « artiste solitaire au cœur vide » ; chasseur de gros gibier, capable de renvoyer ses pisteurs pour vivre cinq années dans un village inconnu, loin de toute civilisation. Au point d'être choqué, en quittant ce village, de retrouver une route, trace malsaine d'une civilisation qu'il fuit.

Combes n'est parfois qu'un témoin de seconde main, il relate une histoire qui lui a été racontée, mais il intervient d'autres fois comme le témoin direct d'un miracle accompli par la magie, ou d'une Cérémonie rituelle, à laquelle ses liens avec le Grand Féticheur Zan lui ont permis d'assister. Il ne cherche pas à en donner d'explication, le Mur étant impénétrable il ne peut que nous en décrire les pierres... parfois ruisselantes de sang.

Nous sommes quelques-uns à juger que l'œuvre de Combes mériterait d'être mieux connue. Nous avons entrepris de la promouvoir et envisageons de vous livrer ses contes régulièrement dans notre *Bulletin*.

---

<sup>2</sup> Dont celui de Richard Cousinard, directeur de la galerie sénégalaise Mémoires Africaines, d'art ancien et contemporain, que nous remercions de nous avoir prêté une copie des *Cahiers* qui nous manquaient.